

COCKTAILS MONOTONES

Revue de poésie et d'opinions
plus ou moins exposées

BACHIBOUZOUKS

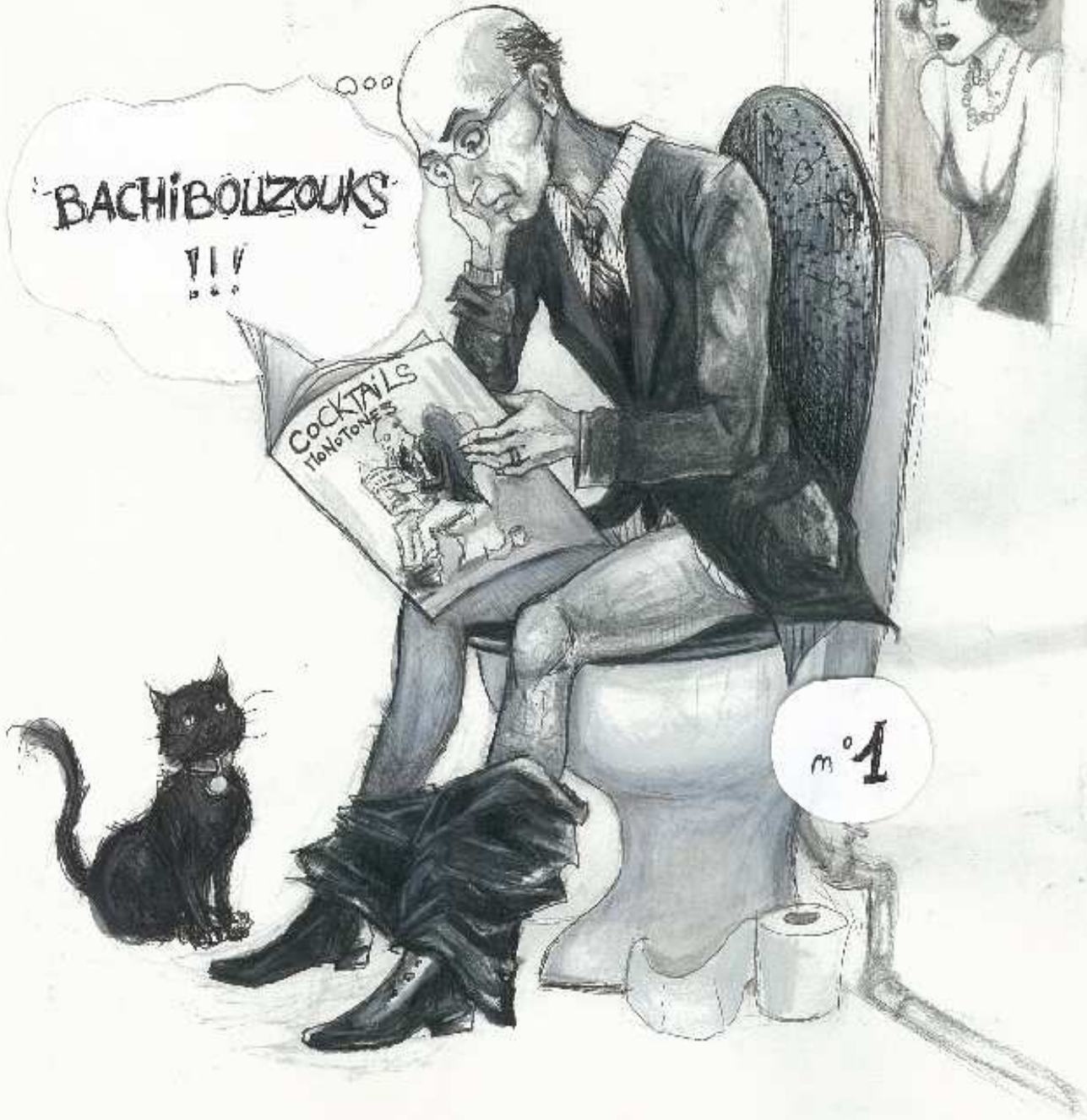
VIV
P.P.P

COCKTAILS
MONOTONES

CHANUL

n°5

n°1



SOMMAIRE

➤ EDITO.....	p.4
➤ DENIS HAMEL.....	p.5
➤ KWIZERA.....	p.6
➤ ORCI ROSE.....	p.7
➤ PIERRE RENIER.....	p.8
➤ PIERRE SAUNIER.....	p.8
➤ CASIMIR KUBIAK.....	p.9
➤ SEBASTIEN THEVENET.....	p.10
➤ OLIVIER JACOBI.....	p.11-12
➤ PIERRE SAUNIER.....	p.12
➤ LE PANTIN.....	p.13
➤ LE PANTIN EN PANTALON.....	p.14
➤ LA POUPEE.....	p.15
➤ MARINE RIGUET.....	p.16
➤ JERÔME FLIPO.....	p.17-18
➤ LA POUPEE.....	p.19
➤ LE PANTIN & LA POUPEE.....	p.19-22
➤ MURIELLE JOUDET.....	p.23-24
➤ KOSUKE KAWASAKI.....	p.25-26
➤ LAURE MIROIR.....	p.27
➤ CASIMIR KUBIAK.....	p.28

(DESSIN DE COUVERTURE : LA POUPEE
ILLUSTRATIONS p.4/7/12/18 : CASIMIR KUBIAK)

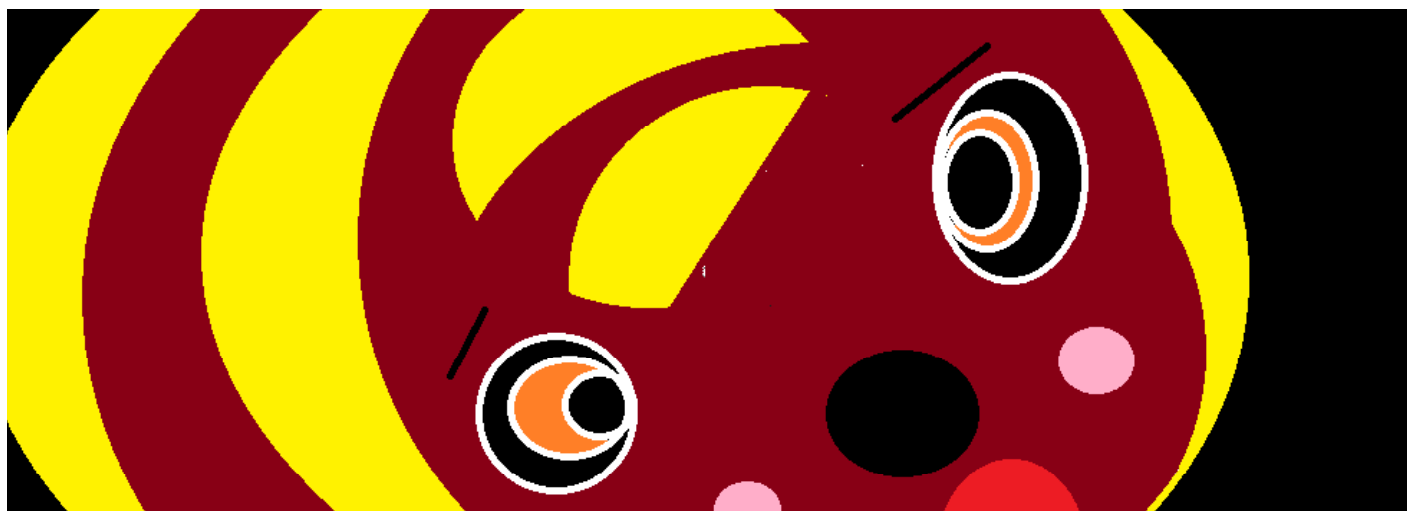
EDITO

(L'écriture n'est absolument pas une thérapie pour l'écrivain honnête, l'écrivain qui porte ce qu'il écrit. Cet écrivain n'a rien à soigner. Tout au plus, il pourra aider à soigner d'autres écrivains par trafic d'expressions épisodiques, à les soigner d'une maladie imaginaire.)

ooo

Dans un monde de sommeil, un peu plus loin, en marchant, le cœur nu, le bruit d'une vie qui n'est pas la mienne envahit mes oreilles. Le vent de cinéma, échappé du fond d'un grand ciel noir, souffle avec ennui sur le système des pages solaires. Les gens sont touchants quand ils n'ont plus que leur corps : c'est la terre en-dessous de la mer. Un lieu de rite, d'empreintes sauvages, personne ne s'y attarde ici, aucun édifice, non, le monde est en ordre, le monde est bien rangé. Ta tête t'ordonne de pendre tes rêves avec deux ou trois rayons de soleil, suite à de trop longues heures passées à déchiffrer le flot de poètes. La pierre pèse dans le sol comme mot sur ta langue, te vole les notes de ton rire. Au-dessus du pont, ne demeure que le vide d'un rêve de neige. Les citrons d'écumes écrivent avec leur sang dans la clinique tendre affichée sur ses lèvres : *C'est un mystère de ne rien comprendre*. Au couloir, un dispensaire où l'on offre l'extrême-onction aux mourants imaginaires entre le temple de la jeunesse et l'autel de la beauté, des prophètes vendant le berceau et l'amour charnel dans un même produit pour faire tourner les usines sacro-saintes de la séduction mécanique avec nos corps éternels. De ce ciel d'aluminium dix minutes suffisent ; il s'est retourné, a tapé le siège et a dit : *je frôle l'évanouissement de trop avoir vagabondé*.

Là où ça fait mal personne n'est responsable tout le monde part libre.



DENIS HAMEL

Insomnie

alors que je murmure ton nom
au centre de la nuit
le désespoir me prend soudain
et le murmure est sans réponse

la télévision des voisins
sape les forces vives de la terre
car la terre est dans ma tête
et mes cheveux sont des racines

les couvertures rêches
dans lesquelles je me tortille
sont un cocon duquel je renaîtrai
libre de toutes mes peurs

dans un monde de sommeil
où le frottement n'existe pas
les plumes glisseront dans l'air
comme l'eau sur la pierre

rituel

soit l'adoration de ceux qui
agenouillés par devant l'indescriptible
pureté montrée comme une haine
écrivent avec leur sang

brûlent des tissus ornementés
parlent par bribes une langue dédiée
au culte de l'indescriptible
dernier amour avant la nuit

sur les chairs flétries de privations
on voit stigmates purulents
et les bras et les jambes
lavés de la terre dont ils émanent

horrible cérémonie seule comparable
et pourtant c'est d'amour qu'il s'agit
au cri lancinant des chats en rut
dernier amour avant la nuit

KWIZERA

Jus VII

J'abîme les paysages
Leurs tronçons de neige, leurs climats tièdes
Je les abîme à te courir pour un temps si concentré
Si concentré qu'il dit
C'est la fin – qu'il dit
Sans un battement sans un retard sans terme pour éclore là

Qu'il dise le chemin c'est oublier que je voudrais
Qu'il dise te transposer lecture
Et que tous ses mots
Soient lus à te déshabiller

Sous l'intérieur :
A force de distance, nos incendies prennent corps
Embrasent !
Amplifient sous les flammes les bruits de nuit
Ceux où la douceur toute affamée ne ravit qu'une cendre à la lumière

Dehors encore
La pierre pèse dans le sol comme mot sur ta langue
Assoiffée – respirant dans tes paumes l'eau que l'on boit sur le chemin

Dehors encore
Les capselles cornaquent ce que tu leur rends

Nous nous rendons et nous rendons
Aux herbes leurs vents légers qui les rangent sous l'horizon
Aux femmes leurs cambrures tortueuses qui éteignent chez l'homme la solitude d'une fois

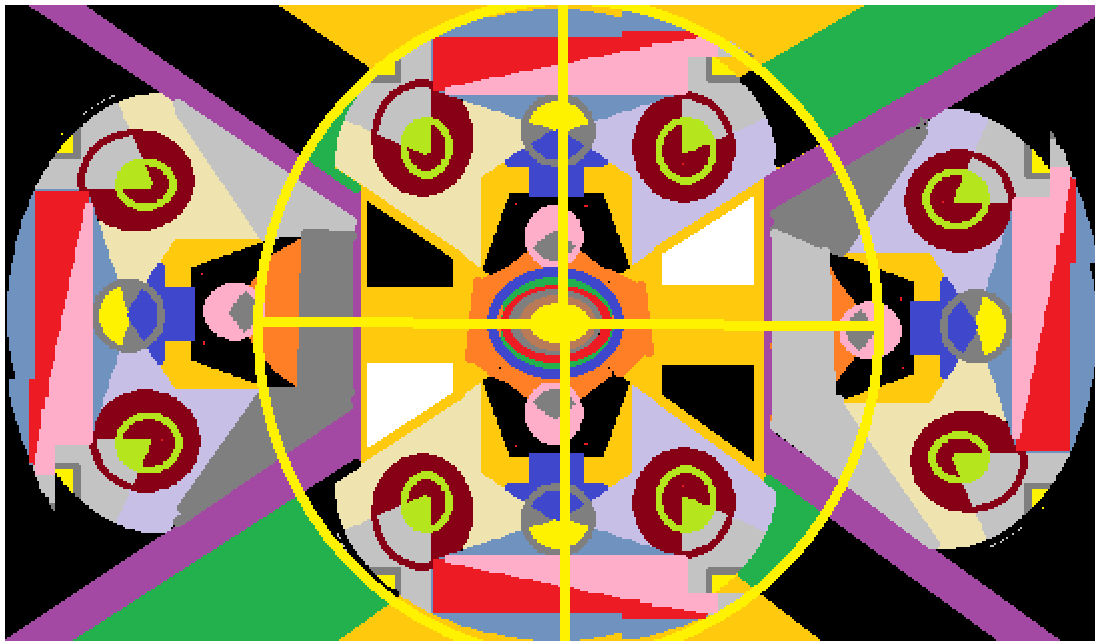
ORCI ROSE

Les murènes des piscines
sous les eaux de diamants
et les lumières ailées

◦

Quelque muscle de lumière
L'encre des maladies oranges
Les mouettes se peignent la tête
vers les cotons-tiges

La chaleur dans les doigts
contre les hôtels
Les fleurs sont correctes
Le vent de cinéma



Les étoiles défilent

Les palmiers de la nuit
et les colombes de la nuit
dans les jardins de la lumière

◦

Les oranges de lait
Les citrons d'écumes
les robes de la mer

PIERRE RENIER

Le Lézard (roman), Incipit

J'arpente une chambre pleine de chaleur et de fantômes. Je suis un corps couché dans cette chambre sur un lit de pierres ; les fleuves de sueur apportent le sel à ma bouche ; on me réveille d'un grand rêve sans sommeil.

Je n'ai pas dormi depuis l'enfance.

Les fantômes s'approchent du lit, présentent leurs cuisses douces à mes doigts, m'étouffent, me caressent. La télé s'est allumée. Il y a un bol de thé noir là quelque part dans ma main gauche. Le bruit d'une vie qui n'est pas la mienne envahit mes oreilles. Les spectres doux ont pris la fuite. J'entends de l'eau qui coule derrière ma tête et dans l'espace, une mélodie s'élève. Je ne suis pas chez moi. Mon corps se tourne vers la fenêtre. Par la vitre il fait nuit, les phares des voitures dansent sur mes yeux ouverts, les feuilles des arbres s'invitent dans la chambre ; l'été arrive. Et la silhouette qui prend sa douche tout près derrière le mur, dans la pièce où s'enfuient les fantômes, a dû laisser les volets entrouverts pour que nous soyons réveillés par le soleil.

ooo

PIERRE SAUNIER

L'autre pays 1

Il y a une rangée de statues de sel, au-dessus d'un pont, s'effritant grain à grain, le plus lentement du monde, comme si une nouvelle sorte de vent avait été inventée exprès pour souffler en cet endroit précis de la terre. Sous le pont, une meute de dogues argentins, la bave aux lèvres, attend un repas qui ne vient pas et chaque grain de sel tombé brûle leurs babines; mais l'acide ne leur fera jamais fermer la gueule. car tel est leur rôle - l'ouvrir, qu'il tonne ou qu'il crache des sauterelles, l'ouvrir par tous les temps; la faim ne leur laisse pas de répit; leur maître est absent; ce maître qui, jadis, fut beau, grand et fort; ce maître de vie... il leur suffirait pourtant d'un seul signe de la main, d'un seul ordre du regard, de sa part, pour qu'ils puissent enfin s'arracher à leurs propres cris, et laisser tomber là des flocons de sel, un à un - jusqu'à ce qu'en lieu et place de toute statue, au-dessus du pont, ne demeure que le vide d'un rêve de neige.

CASIMIR KUBIAK : Poèmes pour enfants

Il est tombé dans le nid de la pie voleuse
Mais pas un chiffre ni intelligence en nombre
Personne pour laisser la faim isoler le pain
Alors à chaque seconde il avale un oeuf musical
La bouche grande ouverte la langue tirée
Il gobe et gobe alors qu'une montre sur une branche
Passe son temps à le donner pour vivant
Au fur et à mesure des minutes qui passent il grossit
Grossit tellement qu'il perd l'équilibre
Et échoue sur la grande mer verte de l'herbe
Tu ramasses cette obèse créature
Le plonge dans la soupe noire aux olives
Il s'y plaît tellement qu'il tient à te remercier
Tend sa patte pour te chatouiller
Mais te vole les notes de ton rire
Parce qu'il ne pensait qu'à s'évader
Il lui pousse des ailes sur la tête
Le voilà qui s'envole déjà loin
Très très haut c'est là d'où il vient
Là-haut où poussent des arbres à l'envers
Mais où on a rien d'autre à faire
Que se laisser tomber encore une fois tout en bas.

ooo

ooo

Le soleil t'observe avec un regard si insistant
Que tu baisses les yeux vers le sol
De peur de défier quelque chose
De plus grand que toi alors tu marches
Tête basse et écrase une pierre
Qui se met à hurler de douleur
Elle crie qu'elle a une famille de cailloux à nourrir
Et que vu le prix de la vie aujourd'hui
Ils ne s'en sortiront jamais sans elle
Tu te confonds en excuses mais c'est trop tard
Elle a appelé son avocat qui arrive immédiatement
Se balançant le long d'une tige
L'air grave et dur autant que son noyau
Mais zozotant à chaque mot postillonnant son pépin
D'un geste regroupant les témoins
Un lézard au chômage un cloporte communiste
Trois fourmis ouvrières une fraise des bois bagagiste
L'avocat propose un arrangement à l'amiable
Un arrangement ruineux tout ton argent de poche y passe
Mais tu pars libre tu lèves la tête te demandant
Combien ça coûterait de l'écraser celui-là
Le soleil.

Clair poème

Suite à de trop longues heures passées à déchiffrer le flot de poètes, douteux à un point qu'ils en semblent mensongers ; nous prenons la décision d'écrire un poème lyrique qui soit clair. Ce poème, vous le comprenez bien, est unique en son genre, et, en cela, PRECURSEUR (je compte sur vous les gars). Vous comprendrez donc que je tremble déjà à l'idée de l'écrire. Mais rassurez-vous, je vais tenter de me contenir au mieux afin que l'élocution et donc la lisi, la lisibi, la lisibilité du texte (pardonnez-moi, vous sentez mieux que cette entreprise est un vrai chemin de croix) soit, en proportion de la clarté sémantique du poème, parfaite. Je vais m'attacher à tracer avec précaution chaque lettre ; chaque concept sera indubitable ; chaque thème, évident ; chaque émotion, logique. Point de doute, vous pourrez être sûr à chaque clins de langue, de tout ce que je veux dire. Mon âme sera pour vous livre ouvert, de l'eau de roche. Et quelle limpidité ! Sereine, confiante comme le sommeil d'un éléphant. Oups ! Excusez-moi de ce petit écart lors de l'introduction qu'il me vaut mieux donc terminer.

Alors voilà :

Mon dieu, je tremble ;; je tremble. ?

Marte Toidun

ooo

Uns temps

Je culte l'instant
Fou de pluriel
Ni crainte ni vergogne
L'instant qu'on détend
Le son d'Ariel
Qui vivace me cogne

Le tourbillon doux
Pique d'abondance
Dans le rien de seconde.
On ne sait point d'où
Nous vient cette danse
Qui toujours nous seconde.

O miroir bleu d'Instant
Ton cours immobile,
Battu par ton aile
Au repli inconstant,
M'emplît d'un habile
Eclair d'éternel !

OLIVIER JACOBI

Sous l'averse de minuit

Sous l'averse de minuit
Deux femmes passent sous des parapluies grands ouverts comme des cœurs amoureux
J'ai envie de prendre des photos de la station de RER
Et des reflets de néons rouges et verts
Sur l'asphalte luisant du boulevard St-Michel

Le jardin du Luxembourg paraît ailleurs avec ses arbres qui pensent encore à l'été
Et ses chaises sur lesquels se sont assis des enfants, des étudiants, des amoureux...
Et puis quoi ?
C'est banal ça...
Alors des marins aussi peut-être en mal de mer ou mal d'amour
Et des vieillards aux yeux comme des lunes et des mains qui savent se tricoter des rêves
mieux qu'un poète
Avec deux ou trois rayons de soleil

Sous l'averse de minuit donc
Je dis à deux femmes
Qu'il faut courir sous la pluie
Et que c'est dommage
Que c'est la faute aux nuages...

Que les nuages se cachent la nuit
Et qu'elles sont belles toutes les deux, ces deux femmes
Comme sur une photo de Doisneau

Et que moi aussi je me sens photographe tout à coup
Que c'est pour ça que je pense à Doisneau
Et que je me sens comme un étudiant qui a eu ses examens
Ou comme une étoile qui a enfin appris à briller

L'une avec ses yeux noirs me fait aimer encore plus cette nuit, et son sourire est comme une
chambre de bonne où dorment la joie et l'amour
Bohêmes comme de jeunes fleurs sauvages dans un vase de porcelaine

L'autre a des mains qu'on aimerait voir pétrir des nuages jusqu'à en faire de grosses boules de
neige

L'une s'appelle Lise
L'autre me promet de me dire son prénom contre un poème sur ses cheveux bouclés et noirs

" Allons prendre une café", leur dis-je, comme on invite une femme à nous aimer
" Demain il ne pleuvra plus, on peut même consoler les nuages "

Boulevard St-Michel
Passe le bus 38 comme un avion dans le ciel

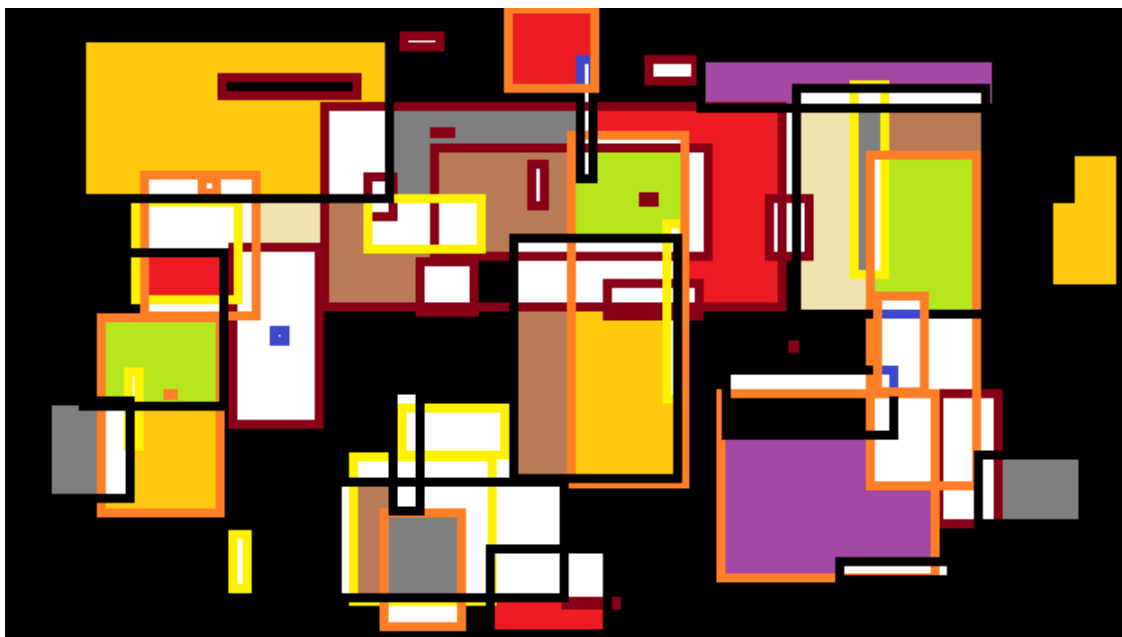
Demain, je le prendrai,
A six heures, avec Lise peut-être ou l'autre,
Ou qui sait, peut-être seul,
En courant après mon bus,
Pour ne pas avoir de rêves trop en retard sur mon sommeil,
Sous la pluie,
Sous une averse peut-être encore ou un orage,
Et avec le cœur amoureux.

ooo

PIERRE SAUNIER

Le poids du Système

Le Système essaie de nous écraser pour lui échapper il faut frapper là où ça fait mal personne n'est responsable tout le monde est un agent les mise en demeure de s'expliquer fleurissent dans la bouche des enfants petits patrons un maître dans ta tête t'ordonne de pendre tes rêves tu le crains beaucoup tu as peur qu'il te lance sa craie blanche à la gueule mais tu ne sais pas pourquoi tu as cette peur qui te grignote peu à peu l'intérieur et assèche tes pensées je ne parle pas de l'eau des fontaines je parle d'une eau salée vivifiante une eau au sein de laquelle repose la perle de la virginité gardée par de vulves matrones aux cheveux d'algues au regard pétrifiant t'imagines-tu rester des siècles et des siècles statufié dans l'eau pour la perle et tu te souviens la perle dis-tu soudain c'était le titre d'une dictée la perle et tu n'as jamais compris non plus les dictées ça ou la purée à la cantine c'est du pareil au même machines pénibles lentes à se huiler il y a quelque chose qui coince en toi qui te fait grincer la pensée depuis tout petit personne n'est responsable tout le monde est un agent les mise en demeure de s'expliquer fleurissent dans la bouche des enfants



LE PANTIN

A la porte du pantomime

Une once de Dieu coincée entre les dents , impossible de mordre sans immoler.
A la sortie , une auberge pour chapeliers laconiques face au thanatopracteur des âmes perdues,
manger et mourir toujours avec un chapeau, avec l'idée de porter le ciel sur la tête, les vers n'y
toucheront pas, un orgueil d'humilité ; déloger la roche pour se reposer sous terre ; où sont la
strate et l'arbre qui me recueilleront ? Vaine pensée , pleine d'orgueil et d'humilité...
Les charognards humains se nourrissent des vivants car c'est au nombre des morts que
l'humanité s'incarne.

Une épine du diable logée à la cornée, une ébauche de rêves éveillés.

Au couloir, un dispensaire où l'on offre l'extrême-onction aux mourants imaginaires entre le
temple de la jeunesse et l'autel de la beauté, des prophètes vendant le berceau et l'amour
charnel dans un même produit pour faire tourner les usines sacro-saintes de la séduction
mécanique avec nos corps éternels.

Des affiches pour les faibles, les harassés , où l'on voit entourées d'un halo et d'une nonne
avec jambes et buste dénudés diverses liqueurs : dire aux angoissés que leur douleur n'est pas
oubliée et qu'ils peuvent boire la boisson de Léthé, bienveillance ,le monde est bien rangé ; ne
pas boire par ivresse mais pour l'ordre.

Le cheveu d'un ange fixé dans la gorge , impossible de se taire sans parler.

A l'entrée ,ce doit être l'amour ,personne ne s'y attarde ici ,aucun édifice ,non ,le monde est en
ordre ,le monde est bien rangé.

Radiation

Il brûle au milieu des eaux sans que le jour ait commencé sa tournée ; c'est le regard d'un ami
qui cherche à briser une coquille de pacotille avec une lance dorée. Tout ce qui brille est
flamme, du cuivre au diamant c'est toujours le soleil qui s'exprime, pourquoi cherches-tu en
ma chair l'obsidienne d'un astre oublié ? Nos éclats et nos ombres naissent d'un même lieu et
mourront en son chemin.

Château Ormes De Pez , appellation incontrôlée.

En dépit de voler son cœur , j'ai volé sa bouteille.
Rouge, de la même couleur et d'ivresse vermeille.

Ces dragons endormis dont la paresse est jeu de puissance , la lente et précieuse conquête du
rêve par le signe. Dieu est-il état ou rythme ? Peu importe , je m'en vais au ciel dérober mon
corps aux hommes , je le rendrai à la terre , j'irai vendre du sable dans le désert de Gobi.

En dépit de voler son cœur , j'ai volé sa bouteille.
Rouge, de la même couleur et d'ivresse merveille.

MARINE RIGUET

Comme il eût mieux valu que la statue parlât
Pour engendrer cette lumière.
J'arrachai les cris de ses lèvres nues
Et impures, gercées du secret oublié sous silence,
Ses lèvres tombeaux
Sans pitié sans sagesse
Aimant comme la mort l'enfant
Qui lui offrit sa chair.

La statue se brisa.
Le sable étouffe une à une les pierres.

Prends la voix telle qu'elle se donne
À l'enfant,
Antérieure aux supplices des fantômes et des âges;
Prends ce sang au corps de la montagne
Et cette sueur d'étoiles.
N'attends plus.
Loue dans ta main le fruit mûr qu'on goûtera encore
Un peu plus loin, en marchant
En brisant une à une les pierres.

*

Endormie, la raideur
de ce ciel d'aluminium
de ce ciel de torture
Sous les paupières du Soleil blanc.
Ecoute, maintenant, comme tout est clos.
Immobile.
Ecoute comme tout meurt dans le flanc de l'aube.
Le sanglot suspendu de notre agonie pétrit la Terre,
et ce n'est rien,
si tu savais,
Rien qu'un frôlement bref au fond d'une serrure.

L'ombre sur le soleil

Un jour j'ai perdu l'usage de penser.

Les images s'effondrèrent silencieusement et l'obscurité m'a envahi. Les souvenirs, alors tombés en désuétude au sein de l'Univers, n'ont évidemment pas affleuré du passé la berge de ce présent. Mais heureusement, je fus poussé par je ne sais quelle force à écrire le texte suivant que je découvre en même temps que vous. Voici donc, en quelque sorte, le témoignage héroïque d'un temps ignoré parmi la mythologie d'une existence – la mienne – dont les faits ne paraîtront jamais, faute de preuves et d'intérêts humains, dans un livre d'histoire :

Cette question suivante est capitale : « quelle est le sens de cette question ? »

Je ne sais plus. Je ne me pose plus de question, d'ailleurs ; et je ne sais pas s'il fut un temps où je sus une seule réponse à toutes les questions que je me suis posées.

On me dit que c'est l'ombre sur le soleil. Quoi ! L'ombre sur le soleil ! Je ne sais plus quoi en dire. C'est ridicule, ces exclamations. Il n'y a aucune raison de s'exclamer. Je suis moi-même, sans aucun doute, une ombre quelque part sur une étoile lumineuse et il n'y a rien d'extraordinaire à cela.

L'INFLEXION AUGUSTEENNE DE LA RELIGION ROMAINE est un mystère bien plus grand sur lequel il faut que je me penche ; je voudrais comprendre le livre que je lis pour des études étranges, et à force d'échec je me mets à écrire ces phrases ténébreuses : *Dans l'exposé officiel qu'il a laissé de sa vie publique Auguste se pose en « restaurateur de la religion nationale – on a souligné ce passage. Stylistique modeste : il l'a en fait différemment orientée.*

C'est un mystère de ne rien comprendre, mais il faut bien que je conçoive ce qui s'écrit ; je questionne la feuille : elle en devient si pâle que son extrême angoisse me jette hors de moi bien que je ne sois pas en colère. *Il ne s'agit pas d'une rigueur de partis : à suivre ces mesures dans leur ordre chronologique et psychologique, on saisit tout ce qu'il y eut de changement et d'occasionnel dans le détail d'une politique qui n'apparaît nette que dans son esprit général.*

Tout cela me semble si sûr, si confiant, d'une évidente opacité... et moi qui n'y entends rien je ne sais pas ce que je suis. En vérité, *moi* est un mot comme un autre, *je* l'est aussi, et s'il faut obéir aux règles ancestrales de la grammaire – uniques règles qui me restent et auxquelles je m'accroche comme un homme à sa vie, à la respiration de son âme – il faudrait plutôt dire : je suis un mot comme tous les mots qui peuplent l'Univers silencieux où je suis assis depuis l'éternité.

Tout ce que je sais sur moi-même, à vrai dire, ne relève que de ma position dans l'espace ; ma position sur mon être profond est avalée dans le trou béant de mon esprit.

Il n'y a pas de différence entre les mots qui changent selon l'expression d'un visage et les mots qui restent figés sur les rayons des galaxies qui m'entourent. L'interprétation est

identique pour tous les mots, et de toute manière je ne comprends ni les uns ni les autres mots...

Je suis dans une bibliothèque ; c'est-à-dire un mot perdu parmi les livres dans lesquels il y a d'autres mots silencieux qui bougent, frémissent parfois dans le bruit d'une feuille que l'on chiffonne – à la fréquence infime, tous les deux millénaires – lorsque le vent invisible souffle avec ennui sur les systèmes des pages solaires. Je ne suis qu'un mot plus gros que les autres milliers de mots dans les livres, voilà tout.

A mes cotés un autre mot – intensément plus mystérieux que tous les mots petits ou gros – un mot du genre féminin, sublime et tendre pour moi, et contre lequel je sens la gravité inexorable grandir et m'attirer vers lui sans que je sache comment faire pour déplacer la masse informe des corps célestes qui composent l'Univers des mots.

C'est un mot que je ne peux lire mais dont j'observe discrètement les formes attirantes comme un alphabet qui fut écrit des siècles avant l'ère de notre connaissance.

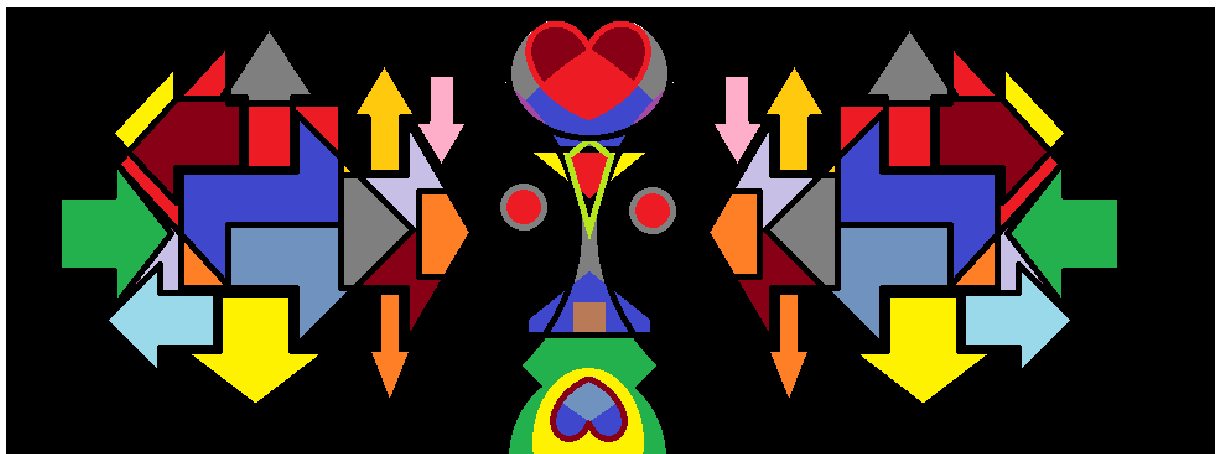
On me dit que c'est l'ombre sur le soleil. Mais je ne sais pas ce que c'est. Le mot dont je suis vraisemblablement amoureux reste un mystère pour moi ; je serais incapable de m'en faire une image précise.

L'ombre sur le soleil... Je ne sais rien. Je vais partir.

Je lis ce texte à présent et je comprends quel est ce poids dans ma poitrine qui m'emplit d'une allégresse mélancolique : c'est le désir ou l'amour, qu'importe, je ne fais plus de différence entre ces mots.

Flipo. vendredi 4 mars 2011. Bibliothèque Universitaire, Nanterre. Tiré du recueil *Poèmes du Dimanche*.

Extraits tirés de Histoire politique et psychologique de la Religion Romaine, Jean Bayet.



LA POUPEE

Où

S'en souvient-il mon cœur ?
Des rumeurs et des heures
Il y a que je n'ai pas vingt ans
Il y a que je n'ai plus le temps.
Dix minutes devant le miroir
Suffisent à savoir.
Dix minutes de lavabo
Suffisent. Mes sabots !
Mes sabots me mènent où je n'ai pas d'histoire
Où personne ne me sait si bien que moi moi moi
Crie-t-il mon cœur ?
Où allez-vous ?
Je peux venir aussi ? Non ? Ah... tant pis.
Il y a que demain, tout sera fini
Et je n'ai pas dansé, pas volé, pas ri
Et que je n'ai pas d'anse et pas voulu Paris.
Il n'y a qu'ici, qu'ailleurs, qu'on brûle n'importe où.
Les autres trouvent que j'ai raison,
D'ailleurs, ils n'ont pas tort.
J'ai vingt ans. Dix minutes suffisent.
Qu'on me dise où.

ooo

LE PANTIN & LA POUPEE

Au théâtre de rue, dialogues imaginaires pour clowns en mal d'amour.

Chapitre 1

Un homme, une femme. Pas d'originalité, quoique, ça reste à voir... Ils sont assis sur un banc, en un lieu imprécis s'apparentant plus ou moins au quai d'une gare. Il est bientôt minuit.

- Je cherche un effet de style sur des pages immaculées. Blanches, vides, oh oui, c'est là mon drame ! Inutile de me regarder avec ces yeux là, ces yeux de serpents. Inutile je vous dis, ça va aller. Mais oui, je vais m'en sortir. Des effets de style qui font mouche,

à l'évidence, ça ne se croise pas tous les quatre matins. Tout est affaire de patience. Un peu comme à la pêche. Vous aimez bien pêcher ?

- Le poisson , tu l'as mangé mais il reste l'hameçon , au bout du fil , la lueur d'un renouveau, le poison , pas encore digéré, la communion sacrée s'est interrompue par un masque profane. Nous avons le temps de mordre d'autres jours.
- Monsieur, vous me flattez ! Mais néanmoins j'estime votre ton bien familier. Eût égard à nos rangs respectifs... Enfin, c'est encore une histoire de style, une autre. Vraiment, je ne sais pas ce qu'il m'arrive. Je me sens, comment dire, coincée dans cette jupe cintrée, sur ces talons pointus. Je voudrais me ressembler, mais je ne sais pas comment faire. (recrachant sa fumée avec une pointe d'ironie songeuse dans le regard) vraiment, c'est embêtant, fâcheux même. Vous allez à la fête vous aussi ? Remarquez, moi j'y vais, mais sans conviction réelle. Seulement pour être vue. Ca vous arrive aussi à vous de désirer seulement qu'on vous regarde ?
- Alors , imaginaire , c'est l'Himalaya devenant Sinaï , pourquoi tant de déserts quand on dit les neiges éternelles ? Madame, soyez belle et aimez vous, pourquoi tant de déserts , quand on dit les neiges éternelles ? Dépêchons-nous , le Kilimandjaro sera bientôt chauve !
- Vraiment ? Ca alors, jamais je ne l'eusse cru. Mais toi, l'eusses-tu cru ? J'imagine bien que non, que oui, que sais-je... Partons, prenons le premier train pour l'Afrique ! J'ai l'impression que cela fait des ans que je suis assise dans cette gare, sur ce quai, devant mes pages blanches, devant mon désarroi... Oh vous avez raison, il n'y a plus de temps à perdre ! Tiens, mais voilà le train justement ! Je voyage toujours côté couloir, question pratique... Vous contenterez-vous de la fenêtre ?
- Je vous propose de voyager sans train , sans véhicule , sans fenêtre ni couloir , sans un labyrinthe à parcourir, le cœur nu , le cœur nu , le cœur nu , le cœur nu , que vous soyez seule ou accompagnée , sans bagages évidemment, seulement vous et le monde comme une réponse à la distance séparant le ciel et la terre.
- Excellente idée ! Vous, on peut dire que vous savez précisément où vous désirez aller, et quelle voie emprunter pour y parvenir sans détour, sans chichi, simplement avec justesse et efficacité. Très sincèrement (et sincère, elle l'était en dépit du reste), vous me bluffez monsieur. Je ne sais trop que dire, je suis...abasourdie ! Au fait, moi c'est Thérèse, je suis baby-sitter. Et vous, vous êtes ?
- Marius , cartographe , je n'ai pas encore les traits des songes mais mes rêves occupent les deux tiers de la surface du globe.

- Oh ! c'est impressionnant. Deux tiers, ce n'est peut-être pas beaucoup, mais c'est un début. Vous étudiez encore ? Je dis cela car vous avez l'air d'être étudiant avec votre sac en bandoulière et vos souliers troués. Et puis, vous avez oublié de vous peigner on dirait... C'est parce que vous êtes étudiant, n'est-ce pas ?
- Disons que le voyage est la meilleure des écoles , et vous ? Pourquoi occupez-vous votre temps à tenir biberon et caresses olfactives ? Vous avez le contour des yeux noirs pourtant la lumière jaillit de votre regard , n'est-il pas une contrée à explorer ?
- Ah la grande question ! Si je pouponne à grand renfort de talc et de patience, c'est que je suis venue au monde pour le faire. Mais dites, je n'ai jamais voyagé. C'est comment un voyage ? Apprenez-moi !
- Il suffit de battre le tambour que l'on porte entre deux souffleuses.
- Ca n'est pas plus compliqué que ça ? J'aurais dû y songer avant... Oh, mais voyez, il pleut ! Nous devrions nous mettre à l'abri. Et puis, il est déjà si tard... Le train, j'en ai bien peur ne viendra plus...
- Regardez bien les nuages , ils vous donnent un écho, ou bien au sol , vous avez un monde en dessous , choisissez.
- Choisir ? Vous en avez de bien bonnes ! Je n'ai rien choisi, ne me faites pas rire ! Si les gens pouvaient décider par eux-mêmes, ça se saurait, vous ne croyez pas ?
- Vous avez là fait un choix.
- N'en dites pas d'avantage, je le savais !
- Ne fait-il pas froid ?
- Si, bien sûr. Il fait toujours froid sur le quai de la gare à minuit en hiver.
- Réchauffez-vous tout simplement , n'étreignons pas de brouillards.
- Insinuez-vous que nous devrions employer le peu de moyens dont nous disposons pour parer au froid ? Je ne sais si... Oh et puis après tout, vous avez sans doute raison. Personne ne nous dérange, nous sommes bien tranquilles. Je vous trouve mal peigné, mais en dehors de ça vous ferez bien l'affaire.
- Perdons les mots , les mots n'existent pas , ils sont comme la mer de nos cheveux , malléables à merci.
- Je ne vois pas très bien où vous voulez en venir, mais c'est d'accord !
- Voilà , c'est fait , je vous raccompagne ?
- Si vous voulez. J'habite tout près d'ici. Je ne sais même plus pourquoi j'étais venue prendre le train, mais il n'y en a pas de toute façon. Les trains ne passent plus ici depuis qu'ils ont détruit la gare pour en reconstruire une plus grande, vous savez, près

de la voie de chemin de fer ! Oh, mais je vous ennuie, tout ça, c'est des détails !
Raccompagnez-moi, bras dessous le mien, comme un bon ami le ferait et vous seriez gentil.

- Vous êtes ici chez vous , il est temps pour moi de partir , mais nous sommes tous deux dans la même maison.
- Alors, je vous suggère de rester, de faire comme chez vous, prenez vos aises monsieur, ne vous gênez pas.
- Madame... Un cartographe se doit d'achever son travail avec précision, or vous n'avez pas de fin.
- Tiens, c'est drôle ça... Pas de fin, moi ? Je suis pourtant persuadée que je possède un début, oui, j'y mettrais ma main à couper. Pensez-vous qu'il soit de quelque manière envisageable de débiter en se passant de finir ?
- Comment ? Les étoiles naissent et disparaissent mais leurs poussières en formeront d'autres, vous n'êtes pas une étoile , n'est-ce pas ?
- Je ne vous permets pas ! On n' a pas élevé les cochons ensemble ! Vrai que je ne suis, officiellement, qu'une petite baby-sitter, mais qui sait si un jour la célébrité ne finira pas par m'atteindre, moi aussi ? Après tout je ne suis pas moins bête ni moins talentueuse qu'une autre. Je sais même rire, danser, chanter, donner parfois, je fais tout ça monsieur. Je fais tout ça !
- Je ne fais rien... Je ne suis qu'un pantin en face de l'inconnu , sans nom.
- Ah... Comme c'est décevant. Je croyais que c'était vous Marius, que vous élaboriez une mappemonde, que vous vous laissiez emporter par à peu près tout ce qui passe, moi compris, afin d'honorer cette noble et lourde tâche...
- Vous aimez l'amour ?
- Uniquement sur ordonnance . Pourquoi ?
- S'il vous convient d'un médicament , n'oubliez d'enlever les six premières lettres , s'il est pour vous une chose à boire , à tarir , vous en seriez plus forte c'est évident , je vous souhaite un bon appétit.
- Merci, à vous aussi ! Quelle heure est-il ? Ne devons-nous pas nous rendre à la fête ?
- Je l'avais oublié mais chaque seconde avec vous en est une.
- Une quoi ? Une seconde ou une fête ?
- Une horloge qui danse.

MURIELLE JOUDET

Jeudi 8 décembre 2010



sortir du cinéma, éblouie par la nuit, le monde s'adapte et s'affaisse, les corps se diluent, la nuit étale du bout des doigts nos silhouettes de crayon, moins de place pour les corps plus de place pour nos versions à nous des choses, nos versions clandestines, il est dix-huit heures et l'activité est toujours la même sous le ciel couleur minuit, on rentre chez soi et il n'y a pas de place pour celui qui sort du cinéma un mardi, on est dans cette parenthèse où chacun retient son énervement et son souffle jusqu'à ce qu'il arrive chez lui, on rentre du bureau, peut-être qu'on s'en fiche de rentrer du bureau ou peut-être que chaque jour on se demande si c'est intolérable, plusieurs niveaux de fatigue cohabitent, mais ce n'est pas mesurable, rien n'est mesurable ici dans la ville, tout cohabite et ça tient, encore une fois ça tient, ça tient comme on dit d'un maquillage qu'il tient: ça ne devrait pas tenir, le boulevard Montparnasse dans la nuit et dans la fatigue, je dois aller voir ce film, un deuxième film, parce que demain il ne sera peut-être plus en salle, mais je suis fatiguée et tout me tire vers chez moi, mais il est dix-huit heures et il faut laissez passer du temps avant que les métros désemplassent, laissez passer du temps en allant au cinéma, mais d'abord un café, mais où? si possible près du cinéma, près de

l'Arlequin, tu sais qu'il y a plein de cafés dans le coin mais tu n'oses pas parce que c'est le genre de café pour les amis, c'est les cafés des forts, les cafés du samedi, et les gens sans te le dire te poussent du regard vers la sortie si tu es seule, mais aujourd'hui tu vas y entrer, tu vas faire comme si ce café était pour toi, comme à chaque fois que tu entres dans un nouveau café, tu vas faire comme si c'était naturel, tu ne diras rien d'autres que "j'entre dans un café" quand tu entreras dans le café, tu diras bonsoir, tu enlèveras ton chapeau au moment pile où il faut l'enlever, toute cette chorégraphie, cette mise en scène de soi qui consiste à ne pas se mettre en scène, tu choisiras ta table, tu hésiteras confortablement, tu hésiteras avec assurance, sans peur, ni crainte de ne pas trouver, on peut hésiter sans trouver et repartir, mais tu te trouveras une place, "ceci est ma place", près de la baie vitrée, voilà, avec des gens ni trop loin ni trop près, et cette baie vitrée comme une pupille ouverte sur le monde et les gens qui passent si près de toi, être d'un côté de la vitre au chaud, et cet homme tout prêt tout prêt, au froid, toi assise, lui debout il marche, assise tu mimes quelqu'un qui lit et tu lis comme si tu ne voulais faire que ça et comme si tu ne voulais être que là, les gens te regardent comme une vitrine de Noël, ceux qui passent dehors, ils regardent ce que tu représentes, un certain type de tranquillité travailleuse, un moment que l'on s'aménage pour soi, la nécessité d'une solitude, tu fais attention au temps, c'est toujours un peu dangereux d'aller au café sans être limité dans le temps, on peut y rester quatre heures on peut s'y épuiser, là tu as environ quarante minutes, ensuite tu traverses le trottoir et tu demandes une place pour "Le dernier voyage de Tanya", tu as fait le trajet dans ta tête pour savoir à quelle heure il faudra partir du café, ça ne prendra pas plus d'une minute, il est impossible que tu sois en retard. tu lis ton journal et tu lis ton livre, et il t'amène le café dans une tasse plus longue que large, assez moderne, et une petite carafe avec un petit verre pas plus grand que la tasse, tout se fait du bout des doigts: ouvrir le sucre, tourner la cuillère, c'est un rituel qui a tout du naturel, du cela-va-de-soi, mais qui est profondément construit, tu t'en rends compte par les artifices à travers lesquels ça passe: pourquoi toutes ces choses miniatures et raffinées parce que miniatures, as-tu vraiment intériorisé ce monde d'adultes? même après deux cents, trois cents cafés tu n'en es pas sûre, tu as toujours voulu commander un mug de café et qu'une serveuse pulpeuse et blasée te le serve en te le versant négligemment, il y a aussi les beignets sous une cloche. tu ressors, tu sors dans le froid rigide, les gens suivent des lignes droites allant de Montparnasse à Saint-Germain-des-Prés, et les gens sont touchants quand ils n'ont plus que leur corps, leur corps qui reste éloigné d'eux sous les couches de tissus et les tas de pensées, il ne reste plus que les visages mais déjà les yeux appartiennent depuis longtemps à la ville, on ne les récupèrera jamais, ils brillent depuis trop longtemps, ils brillent hors du corps, et la bouche susurre des choses à l'écharpe pendant que le nez essaye d'écouter par à-coup, des paires de joues défilent devant toi, tu les prends mentalement entre tes paumes, tu penses que l'esprit se trouve dans les joues, tu aimerais passer une main sur une nuque, une main sur la hanche, entre le manteau et le pull, une main sur la clavicule, pour voir si c'est vraiment chaud et si c'est vraiment fragile comme on le dit, tu aimerais passer à une sphère intime, au microscopique à même le macroscopique, comme on passe du petit café raffiné à même le grand café bruyant, mais tu restes pétrifiée par ton amour soudain, déchirant, assoiffé et inassouvi pour tout ce qui est humain et qui marche boulevard Montparnasse, tu te dis "je frôle l'évanouissement" mais tu te le dis seulement, tu restes lucide, tout ça est dans ta tête et la haine revient plutôt vite.

KOSUKE KAWASAKI

Bathyscaphe

Il était cinq heures du soir. La ville de New York se mettait à trembler sous les lumières rouges et jaunes. La route de l'aéroport ne faisait pas exception. Le yellow cab que j'avais pris avançait centimètre par centimètre depuis son départ.

-Vous, touriste ?

Le chauffeur me posa une question. Dans le rétroviseur, le visage asiatique d'un homme d'une soixantaine d'année me regardait avec un sourire modeste, mais la couleur de sa peau était bien plus mate que la mienne.

- Vous, êtes-vous touriste ? me redemanda-t-il en anglais avec un accent qui traînait légèrement.

-Non, répondis-je, c'est pour une réunion.

- Ah, ré-u-ni-on ! Maintenant !?

-Non, pas maintenant. Ne vous inquiétez pas.

- Hum, vous êtes businessman, non ?

-Ça non plus. Je suis géologue maritime.

La voiture devant se dégagea. Le chauffeur avança la notre comme un pion dans un jeu d'échecs.

-Mais géologue maritime, je n'ai aucune idée de ce que c'est. Est-ce que ça a rapport avec la terre ?

- Oui, mais c'est la terre en-dessous de la mer que j'étudie.

-Oh ! il y a de la terre en-dessous de la mer !?

Le ton de sa voix se fit plus vif. Sans que je sache s'il s'agissait d'une simple politesse ou de sa propre curiosité, il se montrait intéressé.

- J'ai entendu dire qu'il y avait eu un grand tremblement de terre au Japon. Ça, c'est chez vous ?

-Exactement. Je suis là pour faire rapport de cet événement aux chercheurs.

Je lui donnais des détails. Soudain il émit un petit « Ah » puis il continua comme s'il se parlait à lui-même : c'est bien terrible qu'une catastrophe arrive comme ça d'un coup. A cet

instant, je me souvins d'avoir entendu ces mêmes paroles des victimes que j'avais rencontrées sur le terrain.

Devant notre voiture l'espace se libéra à nouveau mais le chauffeur n'avança pas. Je le voyais plongé dans ses réflexions qui furent tout de suite interrompues par un coup de klaxon.

- Mais au niveau de la terre, on sera assuré.

Tout en avançant, il changea de ton.

- Puisqu'on a des chercheurs comme vous !

D'habitude, je ne discute pas souvent avec les chauffeurs de taxi car après de longues heures de voyage c'est fatiguant de se faire comprendre dans une langue étrangère. Mais ce soir-là, je ne sais pourquoi, je parlais de ma recherche, du monde en-dessous de la mer, des plaques qui causent des tremblements de terre. Le chauffeur était de plus en plus enthousiaste.

- C'est vraiment intéressant qu'on plonge dans la mer pour connaître la terre, dit-il. Moi, je ne connais que la mer d'ici, toute pourrie.

Peut-être qu'à ce moment-là, il vit un dauphin traverser le bleu transparent ou des espèces squatter l'éternité nocturne. Il me demanda à quelle profondeur je plongeais quand je faisais mes recherches. Comme mon « terrain » d'observation était le Pacifique près du Japon, je lui répondis : « à 4000 m ». Mais il lui fallait d'autres explications...

- Ben, en fait, on ne plonge pas comme ça. On a besoin d'un bathyscaphe, c'est une sorte de sous-marin conçu pour la recherche en grand fond.

- Ah bon ! J'imaginai que vous aviez un poumon extra-costaud !

On éclata de rire. Nous étions presque arrivés à mon hôtel. Je vis le feu passer au rouge.

- C'est ridicule à dire, mais en fait nous exerçons le même métier, reprit le chauffeur.

Il sortit quelque chose de la boîte à gants et me le tendit. Je ne comprenais pas encore ce qu'il voulait dire. C'était une photo noir et blanc. Il y avait un garçon vêtu d'un costume oriental. Je levais les yeux sur le miroir: c'était le même visage avec en plus des cheveux blancs et quelques rides.

- Cette photo a été prise à Lhasa juste avant l'invasion de Mao. Vous voyez, depuis ce temps-là, moi aussi j'ai « plongé » à plus de trois mille six cents mètres.

Je hochais la tête, c'était la seule chose que je pouvais faire. Il s'est retourné, a tapé le siège et a dit :

- Ça c'est mon...mon..., comment vous avez appelé le bateau qui plonge ?

- Le bathyscaphe.

- Oui, c'est ça ! C'est mon bathyscaphe !

Puis il s'est remis au volant, le feu était devenu vert, de sa bouche, une fanfare claironnait « Yellow Submarine » des Beatles.

NOTES

LAURE MIROIR

Sans toit ni loi Agnès Varda (1985)

Sous-titre : Déshérence

Un corps étendu au sol, recouvert de fange. Le visage est séraphique, rappelle les madones de Raphaël, le teint est cireux et l'on pense aux autoportraits de l'artiste américaine Cindy Sherman.

Trois questions se déploient, naturellement : Qui était-elle ? D'où venait-elle ? Pourquoi gisait-elle là ? Au passé - les trois.

« Il me semble qu'elle venait de la mer... » commente la voix off.

De trop avoir vagabondé, Mona s'est écroulée.

Ceux qui l'ont croisée témoignent, dressent le portrait en creux de cette fugitive interprétée avec une juste insolence par Sandrine Bonnaire.

Là où Depardon aurait filmé la terre brute, sans baume ni engrais, Varda, l'inlassable fantaisiste, dédramatise constamment l'ensemble en ajoutant des épices à ces espaces en friche.

Son errance sur les routes de France, la décadence annoncée (signifiée par des travellings inhabituels : de droite à gauche, toujours), sont entrecoupés de vues opaques donnant sur des terrains aussi vides que vagues, des murs lézardés, murailles en ruine, fenêtres closes, parois délabrées. Des natures... mortes.

Tableaux, peintures flamandes.



Basquiat

Hier est le fruit d'aujourd'hui. Explorateur de la jungle de l'inconscient du langage. Si le langage était comme toi et moi, ce que je ne vois pas avec tous ces mots, tous ces mots ratés, les dessins que tu aurais griffonnés, écrits, laissés sur le sol, piétinés. Qu'est ce qu'ils occultent ? Qu'est ce qu'ils sont dans cette pure expression de désordre où pourtant l'on garde l'assurance d'aller quelque part ? Où les placer dans une organisation de l'anarchie ? Peut-être ne pas en faire des pierres tombales ou des insectes dans un cahier d'entomologiste.

*

Allons-nous épeler tous les sens que peuvent prendre les mots ? Non toute l'essence mais toute l'histoire, donner genre, faire apparaître sans témoigner et si apparaître c'est comme si je n'inventais rien, comment simplement exister ? J'existe comme à la clarté de l'idiotie qui tourne le dos dans une position d'où l'on perçoit que tout s'entend, que tout discute envers, de et dans l'origine comme autour de ces morceaux de bois qui tenaient Venise et le cadre de tes tableaux. Réaliser est parfois aussi beau que de ne pas exister, la violence est la même.

*

Si nous nous en avons assez de ce qui se répète et à ce moment précis dépasser le temps qu'il nous reste, nous irons forcément plus loin : ainsi sont les banalités, ainsi va l'humour, ainsi vont presque toutes les démarches articulées, ainsi va la peinture, le plus intéressant de tous les arts.

*

La bizarrerie de la fougue que tu possèdes, ta naïveté essentielle (foi, dans le sens où elle permet de porter à croire et en premier à la peinture) est excentrique pour le regard des imbéciles. L'Amérique a bien temporisé sa guerre civile, ses modèles traînent en conséquence qu'elle veut du Roi des races et de ses choix. New-York aveugle et fanatique, belle comme Rome dut l'être, avec sa diversité hallucinogène, sa criminalité et sa propension à se régénérer dans la crasse, à vivre, à maudire, à prédire comme une foule de cafards. Les Etats-Unis auraient été prêts à la révolte si New York avait été leur capitale à cette époque. Le parlement aurait sûrement flambé.

*

Jamais lu Mark Twain, mais cette couronne je la vois tous les jours, nous la voyons tous les jours et tu danses trop bien pour te tromper, ta main danse sur une musique dont nous avons l'instinct mais pas le rythme, pour le rythme tu as été shaman, tu as été nommé médecin des âmes et maître de leurs couleurs comme tu t'es échappé de ce qu'on voulait faire de la tienne, un simple artiste noir. Tes racines sont dans le ciel, ton identité tu te l'es forgée en provoquant les formes à s'animer, à rendre le quotidien des anges tolérables et compréhensible sur cette terre. Il y a bien de l'Haïtien céleste dans ton sang, une griserie flamboyante du moment présent, un trait pulsionnel de jouissance de sacré, d'appropriation de l'espace pour en faire un lieu de rite, d'empreintes sauvages.

*

Same old shit. Toujours la même misère. Toujours le drame de l'homme de picasso. Toujours la même peinture détachée des mœurs, non-conformiste, pour les prendre à la source de leur délire même. On ne regarde jamais un tableau, on tombe à la renverse amoureux de son ambition. Il y a des peintres qui jouent sur la part de l'oubli, tu as fait de l'oubli même un sujet. Apparence de l'approximation, de l'erreur, de bouts de ficelles. Identité en souffrance, d'assemblages, de fratrie avec la ville et sa décomposition, véritable entente poétique avec ce qui grouille.